

Brèves littéraires

Brèves

Le grand frisson

Alexandra Pastena

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pastena, A. (2003). Le grand frisson. *Brèves littéraires*, (64), 117–121.

ALEXANDRA PASTENA

Le grand frisson

L'hiver tourne autour de ma maison. Je l'entends se frotter aux fenêtres. Il cherche à entrer. Mais je suis cachée. Comme il se doit. Sous un grand morceau de fourrure. Et j'ai des feutres aux pieds. Et quand on a des feutres aux pieds, l'hiver peut s'obstiner. Même s'il a emmené une traînée de nuages au-dessus du toit. Et un grand vent qui fait trembler les murs. Parce qu'avoir des feutres aux pieds, c'est comme avoir de la vodka et un violon. Oui. Pareil à de la vodka et un violon : ça tient le cœur au chaud. Donc, j'ai le cœur au chaud. Et quand on a le cœur au chaud, on n'a pas à avoir peur. C'est ça. Pas à avoir peur.

Les carreaux ont cédé. L'hiver a commencé à entrer. Je me suis crié courage. Et j'ai prié fort. En contractant mon corps. En suppliant que se ferment les volets. Mais il était trop tard. Parce que dans les pensées, demain est jour de fête, jamais de deuil. Et que c'est mieux ainsi. Sinon, c'est triste. Épouvantable comme d'imaginer toujours la tempête venir. Comme d'être sans cesse préoccupé par les fissures de sa maison. Moi, je n'étais pas inquiète. Je la voyais belle ma maison. Si seulement je l'avais comprise fragile. Je l'aurais entretenue, isolée contre le grand frisson. Mais je n'ai pas porté attention... Les volets ont été arrachés par le vent. Mes feutres aussi. Et je vois trop bien maintenant. Je sais. Un seul constat : la tempête

a condamné. Je ne peux plus me mentir. Les douces pensées n'empêcheront jamais les maisons de s'envoler.

Je n'arrive plus à bouger. Ma maison rapetisse. Elle s'atrophie. M'empêche de marcher. Se replie sur elle-même. J'essaie de me réchauffer. Je ne vauds rien sans abri. Pas de sens. Une nomade sans roulotte. Chassée. Expatriée. Pour rien. Exilée au goulag. Envoyée aux oubliettes. En passant par la souffrance. Sans répit, sans pitié. Sans rien pour se soulager de n'être devant rien. La conscience givrée et le regard assombri par les nuages. Le froid qui pille tout. Mon passé, mon avenir. Mes rires et mon entrain. Qui me ravage lentement le caractère. Me nargue. Une impuissante bientôt aux côtés de sa dépouille.

Il y a le vent qui hurle. Et moi qui le supplie. Arrête de crier, maudit vent. Tu me fais mal. Tu me rends russe, misérable. Tu m'effaces. Tout ce que j'ai prétendu, je le regrette. Je serai bonne. J'aimerai. Tends la main maintenant. Je suis prête à payer. Allez, arrête. Arrête de souffler si fort. Arrête-toi, assassin... Tu fais mal à mon père. Ma mère tremble. Et mon amour qui pleure. Méchant, j'ai compris. Ni pour une poignée de roubles, ni pour une mignonne tu ne tendras la main. Parce que je ne suis rien. Niet. Dans la tempête. Je suis réduite à rien. Niet.

Ma maison est presque ensevelie. Je croulerai avec elle. Mais pas tout de suite. Je peux encore sentir mon ventre. Et la boule dedans. Je peux m'y lancer. M'y réfugier. Les yeux fermés, dans ma maison. Au chaud. Je m'y vois encore. Et cela me calme. Me console. Non, ce n'est pas un mensonge. Je ne suis pas triste. Je suis soulagée. Pourquoi serait-il triste

de dire : les yeux fermés, je me vois encore au chaud dans ma maison ?

Mieux vaudrait être une bête. La conscience qui m'en distingue est trop cruelle. Trop attachée à la réalité. J'ai moins mal de dire maison que corps. Moins mal de dire hiver que mort. D'imaginer que c'est le printemps dans ma maison. La douleur ne me retient pas encore d'inventer des histoires. Seulement d'y croire. Et je préfère encore rêver de mon corps aimé. Jeune. Plein de beauté à dévoiler. Comme une nouvelle boîte à souvenirs. Que de me désoler devant l'animal qui se tord et pourrit en attendant.

La pâleur me saisit, l'hiver m'agrippe. Son froid me cerne, me viole et me bleuit. Il tend et fend ma peau pour se ruer en moi. Sans scrupule sous ma jupe, glace mes jarretelles, fouette mon sexe. Il me prend tranquillement. Me catastrophe... Et s'envole la jeunesse. La menteuse, la ridicule jeunesse.

Il n'y a plus de rêves possibles. Je crèverai refroidie avant le temps. Pourchassée dans la tourmente. Dévalisée par cette indomptable saison. Je suis son unique abri. Seul mon ventre présente un peu de tiédeur. Hospitalier malgré moi. Et mon crâne... martelé, transpercé par l'hiver. Béant sous un ciel décidé.

Mon amour, il y a un trou dans ma tête. Le poison se répand. La mort se fraie un chemin. Ruisselle, mouille, détrempe, inonde et noie. Tout. La cervelle et l'échine. J'ai si froid.

Le ciel s'occupe de moi. Plus besoin de cligner des yeux. Tout devient noir. En aveugle, je ne peux réparer, boucher les trous, calfeutrer. Je suis incapable de me sauver. De m'aider. Obligée de témoigner. De

regarder l'hiver me transformer. De devenir sa misère et son ingratitude... Une pauvrese qu'on dit dormir dans la neige mais qui prend son dernier train. Je sombre. Pour la première fois, je pense que je vais perdre. Et je crois savoir quoi.

Il neige trop fort. Le malheur s'invite en roi. Il me gonfle. Se distend et se moule parfaitement à moi. Je suis son fourreau. Une petite gaine. Pleine. Foisonnante de fatalité. Ma tête va exploser. Je ne peux plus bouger maintenant. Trop grosse de pus, de mort. Je m'écrase.

Toute nue sous un hiver qui lentement m'enterre. Me creuse. Un sommeil profond me guette. Déjà, j'oublie les lendemains. Engourdie par la bourrasque, les poèmes de Pouchkine et l'odeur du froid, je me laisse porter ailleurs. Et – pas peur, pas à avoir peur – je n'ai plus qu'à espérer qu'il y fera doux.

Je suis exaucée. Enfin étourdie. Il y a une accalmie. Le ciel est bleu malgré le froid. Je m'habitue à être ici. M'habitue au mal. À l'idée d'y rester. Je m'assoupis. La steppe redevient verte. J'expire tout le froid. Les flocons me délaissent. Tourbillonnent et remontent vers le ciel. Ils sont suspendus au-dessus de ma tête. Le vide se crée. Je suis libre de rêver. Dans mes pensées, il y a un espace pour sourire. Un courant chaud. Un baume.

Maman ? Tu es là ? J'ai reconnu ta présence. Maman, couvre-toi bien, tu trembles et l'air est frais ici. Ne pleure pas, regarde, je mets mes doigts dans ma tête. Comme ça. Je bouche le trou. Il n'y a rien plus rien à craindre. Je t'attendais. Viens, ton accordéon est là. Je m'assois en Indien autour de tes pieds. C'est ça. Je m'accroche à tes jambes. Comme à un arbre. Je

suis toute petite. Toute nue dans tes bras de géant. Joue une valse. Et n'arrête jamais de jouer maman. Parce que tu ensorcelles le froid. Vois, les flocons dansent. Magicienne, tu adoucis mon mauvais temps. Il pleut maintenant... Tu pleures encore ? J'arrête de te serrer si fort. Arrête de pleurer. Et couvre-toi maman. Couvre-toi... La peau n'est pas étanche.

La mort devient festive. Elle commence à me distraire. Mes dernières forces sont pour l'imaginaire. Déjà la steppe se transforme en manège... Entends-tu venir le galop maman ? Vois-tu la troïka ? Maman ? La troïka approche. Un bel attelage la tire. Trois chevaux vifs, fougueux. Jamais rétifs... Attendez, les chevaux. Laissez-moi monter et emmenez-moi. Emmenez-moi. Maintenant.

Dans la poudreuse. À vive allure. Les chevaux courent. Ils se moquent du démon qui traîne au-dessus de ma tête. Mais le froid qui patientait se rabat... Prends mon chapka. Prends-le. Non, papa, je mets mes doigts dans ma tête. Comme ça. Je l'ai déjà dit à maman. Je bouche le trou. Je n'ai pas besoin de ton chapeau... Mais il insiste. Entêté. Avec ses yeux ridés. Tristes. Fatigués... Prends le chapka ou je reste ici avec toi.

Mes jambes enflent. Mes pieds brûlent. Mes talons calcinent. Je dois ouvrir l'œil. La peau se désagrège. Ma conscience abrutie est soudainement secouée par la souffrance. La vie s'arrache trop douloureusement à moi. Il faut cravacher ma charpente en sens inverse. Il faut refuser le sort. Ne jamais abandonner son corps. Se libérer de l'étreinte du destin. Et vivre.

Plus jamais rétifs. Au galop, mes chevaux. Je retourne à la maison.